

La querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle

ORIGINES DE LA CONTROVERSE.

En 1861, arrivait au Canada, précédé d'une haute réputation de théologien, l'abbé Stremler, prêtre français, originaire de Metz. Après de fortes études à Rome et un stage de trois ans à la Congrégation du Concile, il avait accepté l'invitation de M. l'abbé Taschereau, alors recteur de l'Université Laval, d'enseigner la théologie au Grand Séminaire de Québec. Il s'acquitta de ces fonctions jusqu'en 1865.

Pendant ces quatre années d'enseignement, l'abbé Stremler n'eut pas l'heur de plaire à tous ses confrères: il arrivait d'Europe avec plusieurs thèses novatrices. L'une d'entre elles n'était autre que le gaumisme. Elle attira sur son auteur les représailles des fervents du classicisme païen alors en honneur, semble-t-il, à l'Université Laval ainsi qu'au Grand Séminaire.

Au vrai, le gaumisme s'était introduit au Canada bien avant l'arrivée de l'abbé Stremler. Le contraire eût été surprenant: s'imagine-t-on des éducateurs, chrétiens comme l'étaient les pionniers de notre enseignement, fermant les yeux sur les périls d'une initiation gréco-latine effectuée par l'intermédiaire de manuels trop peu expurgés? Grâce aux recherches méritoires de M^{sr} Choquette, nous savons que, dès 1829, l'indiscrétion d'un élève du séminaire de Saint-Hyacinthe révéla les dangers de la mythologie païenne; c'est alors que fut confisqué, dans cette institution, l'*Appendix de Diis*. La nécessité d'une réaction se faisant sentir, M. l'abbé Raymond, l'un des plus brillants professeurs du séminaire, confia au grand public, en 1835, les inquiétudes que suscitait dans son cœur de prêtre et d'éducateur l'importance que notre enseigne-

ment classique accordait au paganisme des Anciens. En 1847, il revint à la charge; profitant des exercices littéraires de la fin de l'année, il souligna la nécessité d'inscrire au programme d'études de nos collèges ou séminaires quelques textes des saints Pères ¹.

Pendant le séjour de l'abbé Stremler à Québec, la question du gaumisme passa au premier plan des préoccupations de quelques-uns de nos éducateurs. Résumons succinctement cette réforme que, vers le milieu du dernier siècle, M^{sr} Gaume préconisait dans l'enseignement secondaire, en France.

Son manifeste, intitulé *Le ver rongeur*, se réduisait aux idées suivantes. Depuis trois siècles, la jeunesse française a été initiée à tous les secrets des belles-lettres païennes, alors qu'elle ignorait plus ou moins la Bible ainsi que les écrits des Pères de l'Église. Initiation d'autant plus dangereuse que, chez les classiques de la Grèce et de la Rome antique, l'incomparable beauté de la forme dissimule trop souvent la perversité de la substance. Il en est résulté le monde du XIX^e siècle, païen à bien des égards: païen dans son attachement aux droits de l'homme et dans son oubli des droits de Dieu, païen dans sa poursuite immodérée du plaisir, païen dans sa recherche d'une morale laïque qui équivaut à la négation de la morale de l'Évangile, païen surtout dans sa littérature et ses arts fréquemment au service de l'impudeur et de l'immoralité. Il importe donc souverainement à l'éducateur chrétien — et conscient de la sublime mission dont la Providence l'a investi — de présenter, à l'admiration de la jeunesse, des modèles qui s'inspirent d'un christianisme authentique.

M^{sr} Gaume se garda bien de réclamer un bouleversement général des programmes d'enseignement; jamais il n'eut la velléité de substituer à tous les classiques païens les classiques chrétiens, la Bible et l'Évangile. De sa thèse découlaient seulement les deux importantes conséquences que voici: nécessité d'accroître, dans l'enseignement secondaire de la France catholique, le nombre d'heures consacrées à l'étude des Pères de l'Église et de restreindre d'autant la part des classiques païens; urgence d'épurer tous les manuels des auteurs anciens afin de ne mettre entre

¹ M^{sr} C.-P. CHOQUETTE, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, t. I, p. 422.

les mains de futurs chefs de la société chrétienne que des textes libres de toute souillure.

Mais cette réforme de l'enseignement chrétien connut le sort réservé à la plupart des doctrines nouvelles; certains disciples, dépassant le maître, en exagérèrent les données essentielles.

Son manifeste, il faut l'avouer, portait un coup à la Renaissance, cette résurrection du paganisme de l'antiquité. Une vive polémique s'engagea entre les gaumistes et leurs adversaires que dirigeait un maître écrivain: M^{sr} Dupanloup. Plus tard, Louis Veillot et ses amis vinrent à la rescousse de M^{sr} Gaume, si bien que, en fin de compte, cette querelle mit en présence les chefs de deux écoles opposées: l'école ultramontaine et l'école libérale.

L'occasion était belle, pour les ennemis si nombreux de Veillot et de son journal *L'Univers*, de dauber sur les catholiques d'extrême droite. Aussi bien, des décharges nourries partirent-elles des troupes antigaumistes auxquelles s'adjoignit bon nombre de libres penseurs et d'esprits forts, trop heureux de représenter M^{sr} Gaume comme un autre fauteur de l'obscurantisme religieux. Lorsque la fumée de la bataille se fut dissipée, le *Grand Dictionnaire universel* de Larousse n'épargna à M^{sr} Gaume ni sa sottise suffisance, ni la causticité de ses propos:

La cause [de M^{sr} Gaume] portée au tribunal du bon sens public fut jugée, et jugée sans appel, en faveur du paganisme. Le paganisme continuera d'être la source vive où les jeunes intelligences viendront puiser le goût, l'éloquence, la poésie, et plus encore, l'amour de la liberté. On ne privera pas nos enfants de la lecture de Démosthène, de Juvénal et de Lucien, pour leur faire traduire le mauvais latin de saint Augustin ou de saint Thomas.

Ces antithèses faciles ne vident pas la question. Si le gaumisme a vraiment sombré dans le ridicule et le paradoxe, on s'explique mal le geste du pape Grégoire XVI adressant un bref au protagoniste de l'éducation chrétienne, en vertu duquel il le crée chevalier de l'Ordre de la Milice dorée, pour le récompenser des services rendus à la religion. On s'étonne de ce que cette réforme de l'enseignement ait été adoptée dans une foule de séminaires du monde entier. On demeure interdit en constatant que l'illustre Pie IX, le pape qui proclama les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'infaillibilité pontificale, semble avoir approuvé les vues de M^{sr} Gaume, si l'on en juge par la réponse que, le 30 juillet

1852, le cardinal Antonelli fit tenir à S. Em. le cardinal Gousset, archevêque de Reims, partisan zélé de la réforme d'enseignement.

Au vrai, M^{gr} Gaume reprenait une thèse formulée bien des siècles auparavant. La meilleure preuve qu'il ne se battait pas contre des moulins à vent, c'est Jules Lemaître qui la fournira vers la fin du XIX^e siècle. Ce critique, le plus fin et le plus nuancé que la littérature française ait jamais produit, passera aux yeux de la postérité comme la vivante personnification du dilettantisme intégral. Ce n'est pas lui, certes, que l'on pourra soupçonner de répudier « le charme d'Athènes », lui qui, de bonne heure, savoura la culture gréco-latine, l'enseigna et se révéla, dans ses *Contemporains* et ses *Propos de théâtre*, un écrivain d'un si séduisant atticisme. En outre, ce littérateur, qui pendant toute sa vie ne fraya jamais avec les rats d'église, ne saurait être accusé de pactiser avec les gaumistes impénitents pour l'unique plaisir d'embarrasser les humanistes. Il est donc intéressant de connaître le jugement que porte, sur le classicisme païen, ce maître incontesté de la critique au XIX^e siècle.

Or, ce jugement est parvenu jusqu'à nous. Il est décisif et explicite. Il fut prononcé à l'occasion d'un article que Jules Lemaître rédigea sur Louis Veuillot. En quelques mots, le critique évoque la prise d'armes du polémiste ultramontain contre les classiques païens. Ce témoignage vaut son pesant d'or, s'il est vrai que l'arbre se juge par ses fruits et que, avec Jules Lemaître, l'atticisme français s'épanouit comme une fleur.

Il [Veuillot] jugeait qu'un peuple baptisé devrait restreindre leur part [la part des auteurs païens] dans l'éducation de ses enfants, et agrandir celle des auteurs chrétiens. Il osait croire que la pratique de Lucrèce, d'Horace et d'Ovide, de Cicéron, de Sénèque et de Tacite, n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus propre à former des âmes vraiment chrétiennes. Et, en effet, si je consulte là-dessus ma propre expérience, je sens très bien que ce que les classiques de l'antiquité ont insinué et laissé en moi, c'est, en somme, le goût d'une sorte de naturalisme voluptueux, les principes d'un épicurisme ou d'un stoïcisme également pleins de superbe, et des germes de vertus peut-être, mais de vertus où manque entièrement l'humilité. Il est assurément singulier que, depuis la Renaissance, la direction des jeunes esprits ait été presque exclusivement remise aux poètes et aux philosophes qui ont ignoré le Christ. Il est étrange qu'aujourd'hui encore, et jusque dans les petits séminaires, des enfants de quinze ans aient entre les mains la septième églogue de Virgile, — et la deuxième. Les conséquences de cette anomalie, que personne n'aperçoit, sont, je crois, incalculables. Il n'y a pas lieu de s'étonner

que les collèges des jésuites, sous l'ancien régime, aient produit tant de païens et de libres penseurs, y compris Voltaire ².

Cette question des classiques païens et chrétiens n'est, en somme, qu'un aspect du problème des relations entre la morale et l'art. Pour en apprécier l'importance et la complexité, on doit demander secours aux délicates papilles des distinctions, au risque d'incommoder les partisans des situations tranchées et des lignes de démarcation nettement tracées. Il est sans doute loisible aux humanistes chrétiens de prendre parti pour une éducation gréco-latine d'une indéniable beauté littéraire en exigeant que l'Église purifie les textes anciens. Il reste toutefois que cette épuration n'est pas facile, quand c'est l'esprit plutôt que la lettre du livre qui est répréhensible.

De cette passionnante controverse entre les classiques païens et classiques chrétiens, une certitude reste acquise, de l'aveu même des humanistes les plus exaltés: M^{sr} Gaume a bien mérité de l'Église et de l'éducation chrétienne en dénonçant le danger des manuels païens non expurgés. Au moment où parut le *Ver rongeur*, c'est-à-dire en 1851, il importait d'éveiller l'attention sur la nécessité de passer au tamis certains extraits des œuvres de Cicéron, de Juvénal, de Tacite, d'Ovide, de Virgile et de presque tous les païens, friands de propos égrillards, d'anecdotes scabreuses, de scènes blessantes pour la pudeur et, en leurs meilleurs moments, dominés par le rêve d'une vie heureuse et débarrassée de préoccupations ultra-terrestres.

* * *

Après ce bref exposé de la thèse gaumiste et des démêlés qu'elle occasionna en France, il convient d'en étudier les répercussions au Canada.

Observons tout d'abord que, en l'occurrence, le Canada retarda d'une quinzaine d'années seulement sur la France: c'est, en effet, de 1865 à 1868 que se déroulèrent, à ce sujet, les graves événements que nous nous permettrons bientôt de raconter. En outre, les chefs des anti-gaumistes canadiens furent des libéraux de l'école de M^{sr} Dupanloup,

² Jules LEMAÎTRE, *Les contemporains*, t. VI, p. 38.

tandis que le plus farouche disciple de M^{sr} Gaume au Canada fut un conservateur obstiné, un ultramontain à la Veuillot. Dans l'ancien monde comme dans le nouveau, la querelle mit donc en présence les mêmes partis opposés. Remarquons enfin que le débat eut moins d'ampleur au Canada; mais, proportions gardées, il divisa les esprits autant qu'en France. Même l'intervention de l'évêque de Québec et de la Congrégation du Saint-Office ne réussit pas à rétablir tout à fait l'ordre et la tranquillité.

Lorsque, en 1865, l'abbé Stremier quitta le séminaire de Québec, le gaumisme ne sortit pas avec lui de cette maison d'enseignement: six professeurs partageaient les vues du théologien que la Lorraine avait prêté au Canada. L'un d'entre eux, parangon des gaumistes canadiens, fera bientôt parler de lui aux quatre coins du Canada français, à Paris et à Rome.

Dès 1864, dans le dessein évident de préparer les esprits et les cœurs des éducateurs canadiens-français à la réforme de l'enseignement secondaire, le *Courrier du Canada* devint le truchement de ceux qui avaient résolu de propager, coûte que coûte, sur les bords du Saint-Laurent, les idées et les opinions de M^{sr} Gaume. Aussi bien le numéro du 16 novembre 1864 inaugurerait-il une série de longs articles congruement intitulés: *Christianisme et Paganisme*. Articles dépourvus de signature et fort bien écrits, ils sont l'emprunt apparent d'une plume canadienne à un livre français, peut-être des extraits d'un ouvrage de M^{sr} Gaume lui-même. Dans une feuille canadienne d'autrefois, cette érudition de seconde main se reconnaît du premier coup d'œil!

Quant au public profane, généralement peu lettré, du *Courrier du Canada* et d'autres lieux avoisinants, de toute évidence il ne dut pas fourrager ce jardin clos de la littérature gaumiste. Pareil privilège était réservé aux initiés, à nos éducateurs, à nos hommes de lettres, à certains spécialistes et peut-être aussi à quelques madrés bretteurs ou ferrailleurs dont le Canada français d'autrefois a toujours été abondamment pourvu. Si le séminaire de Québec n'a jamais réclamé le monopole de cette lignée, il lui est arrivé quelquefois de donner asile à des esprits rétifs dont l'entêtement n'avait d'égal que la sincérité et l'ardeur à pourfendre l'adversaire.

Le conflit gaumiste au Canada tire ses origines lointaines de ces substantiels articles publiés dans la plupart des numéros de novembre et de décembre 1864 du *Courrier du Canada*. Il n'est pas inopportun d'en extraire incessamment la moelle.

Sans remonter au déluge, l'auteur inconnu se reporte à des jours assez lointains: la naissance du christianisme à Bethléem. Une douzaine de paragraphes denses lui suffisent pour broser un tableau de la civilisation depuis la mort du Christ jusqu'à la Révolution française, sans oublier la Renaissance, suprême épanouissement du paganisme, insidieuse tentative du malin pour conquérir l'hégémonie intellectuelle et artistique dans le monde.

Un deuxième article souligne l'importance de la Bible dans l'histoire de l'humanité: c'est le livre de Dieu, le *Livre* par excellence. Au sentiment de l'auteur, la Bible explique, à elle seule, la survivance du peuple hébreu qui a su résister avec tant d'intrépidité à l'action dissolvante des siècles. C'est aussi la Bible qui a formé la chrétienté et qui lui a communiqué une vertu conquérante. Une citation de Bossuet vient à propos développer cette pensée: « Regardez-vous maintenant vous-mêmes, vous, les fils de la Bible: vous n'êtes rien par votre territoire; l'Europe est une poignée de terre devant l'Afrique et l'Asie; et pourtant ce sont vos couleurs et vos pavillons que je rencontre sur toutes les mers, dans les îles et les ports du monde entier; vous êtes présents d'un pôle à l'autre, par vos navigateurs, vos marchands, vos soldats, vos missionnaires, vos consuls; c'est vous qui donnez la paix ou la guerre aux nations, qui portez dans les pans de votre étroite robe les destinées du genre humain. »

L'article du 23 novembre 1864 passe à l'offensive; l'auteur estime sans doute qu'il a suffisamment déblayé la route et que toutes les précautions oratoires ont été prises. C'est le procès des classiques païens qui commence.

De toute évidence, le brillant polémiste ne donnerait pas une phalange de son petit doigt pour diffuser la littérature païenne. N'est-elle pas corrompue dans son principe? N'est-elle pas entachée d'un vice rédhibitoire? On connaît les débuts de l'épopée homérique: « Déesse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée, colère meurtrière qui causa aux

Grecs mille désastres, envoya à l'enfer beaucoup d'âmes valeureuses de héros, et fit d'eux la proie des chiens et des oiseaux. » Et le commentateur de consigner la remarque pertinente que voici: « Ne sentez-vous pas là le souffle d'un être ennemi de la race humaine, de celui qui fut homicide dès le commencement et qui se délecte dans le sang et la fange? » Homère et la Bible: l'un est l'antipode de l'autre. Pendant le moyen âge, la Bible a éclipsé Homère. Mais la Renaissance a rétabli la prépondérance d'Homère tant et si bien que, en plein XIX^e siècle, l'enseignement secondaire ne se conçoit même plus sans une connaissance approfondie de tous les héros, grands et petits, illustres et obscurs, de l'antiquité.

Et le pourfendeur anonyme du classicisme païen d'ajouter, avec un brin d'exagération qui ne lui messied nullement: « Toutes les générations [d'étudiants] leur payent les huit ou dix plus belles années de leur vie. Il faut savoir quelles batailles a gagnées Alexandre le Grand et combien d'amis il a tués, sous peine d'incapacité pour toutes les fonctions sociales et de réputation d'ignorance... Il faut s'associer à la glorification de tous ces ineptes malfaiteurs. »

À ceux qui prétendent que l'enseignement du catéchisme constitue un antidote efficace, l'auteur répond que l'enseignement des classiques païens neutralise souvent et détruit quelquefois les préceptes et les conseils du catéchisme. À l'appui de cette assertion, il évoque le cas de M^{me} de Maintenon. Peu satisfaite des résultats de l'éducation morale dans sa maison de Saint-Cyr, l'éminente femme en vint à la conclusion que l'antiquité païenne — si connue et si goûtée — devait en porter la responsabilité.

Il est loisible à quiconque de discuter les principes dont s'inspire ce gaumiste anonyme pour mettre les chrétiens en garde contre les séductions d'Athènes et de Rome. Nul ne saurait toutefois contester qu'il est conséquent avec lui-même; il aime tirer de ses prémisses toutes les conclusions possibles. Il ne recule pas devant une difficulté. Il n'hésite nullement à s'attaquer aux préjugés les plus tenaces quand il estime que sa thèse l'exige.

Jusqu'ici il n'avait déclenché aucune attaque contre le grand siècle français. Pourtant les Corneille, les Racine, les Fénelon n'ont-ils pas

tourné le dos au moyen âge pour imiter les Anciens? Si la source est impure, comment les ruisseaux qui en proviennent pourraient-ils ne pas l'être? Aussi bien le commentateur, logicien autant que polémiste, englobe-t-il dans ses dénonciations les classiques français eux-mêmes. À ses yeux, la gloire du grand siècle est un « mirage trompeur »: le dérèglement des mœurs au XVII^e siècle en fait foi.

Si le XIX^e siècle n'a guère amélioré là-dessus la situation, la faute n'en est-elle pas à la persistance des mêmes causes? Ici; de véhémentes apostrophes méritent d'être reproduites intégralement:

Pourquoi les fils de vingt générations chrétiennes, élevés dans la pratique de la religion, comme les fils de Josias, trahissent-ils, au sortir de l'adolescence, des instincts si indignes de leur naissance? — C'est qu'ils ont été perdus par les fréquentations. — C'est impossible: les parents ont apporté sur ce point la plus scrupuleuse vigilance. — Pardon! ce jeune homme a entendu plusieurs heures par jour des gens sans foi ni mœurs, Horace, Ovide, Plaute, Homère et tant d'autres.

Pourquoi les nations chrétiennes ont-elles la férocité et la lubricité des anciens peuples, mêmes guerres, mêmes théâtres, mêmes lieux de débauche? C'est qu'elles ont été élevées à Rome et à Athènes, jamais avec les prophètes, les apôtres, les martyrs.

Un dernier article introduit le lecteur dans les arcanes et les alcôves de l'antiquité et apprécie à leur juste valeur les prétendus grands hommes de la Rome païenne, et notamment César et Cicéron. Grands païens, grands coquins: tel est, en quatre mots, le résumé de cette dissertation qui, en cette fin d'année 1864, obtint dans le *Courrier du Canada* une hospitalité étonnamment large.

Certains lecteurs ressemblent aux enfants: il faut leur mettre les points sur les I. Non content d'avoir buriné avec vigueur le portrait de quelques-uns des pires malfaiteurs de l'humanité et d'avoir dénoncé leurs méfaits, le rédacteur du *Courrier du Canada* — ou l'un de ses acolytes anonymes — revient à la charge, avant la Noël de 1864. Ses occupations ne lui interdisent pas ce plaisir et ce privilège! Cette fois, il a recours, semble-t-il, de prime abord, à un esprit rabat-joie et porté à l'exagération. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Quelle cause faut-il assigner à la Révolution française? L'historien le plus compétent hésite avant de formuler là-dessus un jugement. Surtout se garde-t-il de simplifier excessivement les choses et de fermer

les yeux sur les mille et un facteurs qui ont concouru à la naissance de l'un des plus grands événements du monde moderne. Mais ne demandez pas tant de prudence à celui qui, dans le *Courrier du Canada* du 14 décembre 1864, arbore de nouveau l'étendard du gaumisme. Pour cet observateur par trop simpliste, une seule cause majeure explique la genèse et les excès de la Révolution française: la lecture des classiques païens! Et si vous n'opinez pas du bonnet, c'est que vous êtes un incorrigible adversaire de la Bible et des Pères de l'Église!

Évidemment, le sophisme ne s'étale pas avec une pareille désinvolture dans les colonnes du journal; mais la prose élégante de l'auteur dissimule vaille que vaille des exagérations manifestes. A la recherche de la généalogie de la Révolution française, il écrit tout uniment: elle est la fille de l'éducation du collège. Un peu plus et il vous dirait qu'il tient la nouvelle de la première main!

Voyez comment ce monarchiste attardé s'y prend pour plaider sa cause: Thémistocle, Cicéron, Cincinnatus, Scipion et consorts ont inculqué à une jeunesse royaliste des idées et des sentiments républicains; ils ont prôné les républiques antiques; par ricochet, ils ont provoqué la méfiance de l'absolutisme, de l'oligarchie et de la dictature; plus encore que les Romains, les Grecs ont souligné le prix de la liberté sans laquelle on n'est point homme.

Nous serions tous d'accord si l'auteur voyait dans le culte des classiques païens l'une des nombreuses causes obscures de la Révolution française. Énoncer cette vérité serait toutefois affaiblir sa thèse et lui apporter indûment un correctif. D'avance il proteste contre ceux qui s'étonnent qu'une si faible cause ait pu susciter un si grand événement. Il croit dur comme fer que Marat, Danton, Robespierre et leurs satellites doivent leur naissance — et leurs excès — à des « thèmes » et à des « versions ».

Une note au bas de la première page du numéro du 19 décembre 1864 nous apprend que le *Courrier du Canada* a emprunté ces considérations à la *Révolution*, ouvrage de M^{FR} Gaume lui-même. Enfin, pour la première fois, le nom de l'auteur français est consigné noir sur blanc dans une feuille canadienne. Le fait doit être retenu.

Faut-il mettre ces surprenantes assertions au compte de la naïveté de celui qui donnera sa pleine mesure non pas dans la *Révolution*, mais bien dans le *Ver rongeur*? Il est permis de le croire. M^{re} Gaume a beau examiner les deux périodes de la Révolution — la période de destruction et la période de reconstruction — et faire comparaître la Déesse aux petits pieds au tribunal de l'histoire, il ne nous convainc pas du bien-fondé de son hypothèse. L'échec est si évident que l'auteur passe au discours direct — et à des apostrophes toujours véhémentes — et délaisse l'analyse à froid, peu susceptible de conquérir l'assentiment du lecteur récalcitrant. Il lui demande pourquoi la société française, éduquée jusqu'en 1791 par des prêtres tels que les jésuites, s'est livrée, au XVIII^e siècle, aux pires excès et a propagé la corruption et l'immoralité? Les jésuites, auteurs de la Révolution française! Monseigneur nous la baille belle! Les jésuites — qui ont pourtant bon dos — ne méritent « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ».

Si nous refusons de suivre l'auteur dans les sables mouvants de l'histoire confectionnée en vue d'une thèse adoptée à priori, nous prêtons une oreille plus attentive à la conclusion générale que renferme un dernier extrait reproduit dans le numéro du 19 décembre du même journal:

Depuis trois siècles, l'enseignement a versé le paganisme goutte à goutte dans le corps social; l'infiltration de ce poison a gangrené le monde; le remède à un tel mal, c'est de transfuser, pour ainsi dire, du sang chrétien dans les veines de la jeunesse, de ne la nourrir et l'abreuver que d'idées, de pensées, d'exemples, de souvenirs empruntés aux siècles et aux auteurs chrétiens.

Une hirondelle ne fait pas le printemps: une série d'articles comme ceux-là ne suffisent pas à modifier l'opinion. Il serait puéril de soutenir que, en 1864, ces idées, nouvelles au Canada, flottaient au vent de la faveur publique. Pour le moment, elles ont élu domicile permanent dans le cerveau d'un prêtre qui n'a pas encore révélé son identité. Entre lui et le rédacteur en chef du *Courrier du Canada* il y a entente, voire collusion. Déjà, à l'aube de l'année 1865, cet agressif abbé est l'animateur du gaumisme au Canada.

Les origines proprement dites de la controverse gaumiste au Canada ne se perdent pas dans les méandres obscurs de l'histoire. Le précieux

dépôt gaumiste fut commis, semble-t-il, aux soins d'un seul homme, pétri de salpêtre, qui deviendra, dès 1865 et surtout en 1868 la tête de turc de toutes les forces conjuguées de l'adversaire: c'est l'abbé Alexis Pelletier. L'un des plus formidables et des plus rusés batailleurs ecclésiastiques du Canada français au XIX^e siècle, habile franc-tireur qui n'accordait jamais de quartier et pourchassait ses contradicteurs jusque dans leurs derniers retranchements, c'était surtout un homme entier. Vindictif un tantinet, assurément peu soucieux de toujours porter à ses chefs hiérarchiques le respect qui leur était dû, incontestablement sincère et amoureux de la vérité, il osa même braver les foudres de son évêque pour assurer le triomphe de ce qu'il croyait être la cause de Dieu et de la civilisation chrétienne.

Afin de préparer la réforme de l'enseignement au Canada, c'était apparemment ce gaumiste, se déroband tout d'abord sous le voile de l'anonymat, qui s'était abouché en 1864, avec le rédacteur du *Courrier du Canada* pour publier, dans ce journal, la longue série d'articles bien nourris contre les classiques païens, dont nous avons parlé. Cette prose, singulièrement déplaisante pour les tenants du traditionnel enseignement secondaire, au Canada et en France, émanait sans doute d'une boutique sise à quelques pas du Séminaire de Québec. C'était, en quelque sorte, regarder sous le nez la vénérable maison. On comprendra que ces paragraphes frondeurs n'eurent pas l'heur de plaire à M^{sr} Baillargeon. L'évêque titulaire de Tloa et coadjuteur de Québec intima au rédacteur du *Courrier du Canada* l'ordre de cesser la publication des thèses gaumistes.

Comme l'abbé Alexis Pelletier ne pouvait plus compter sur l'hospitalité des journaux québécois, il résolut de recourir aux écrits anonymes ou munis d'un pseudonyme pour propager ses opinions et ses idées. En 1865, il rédigea coup sur coup deux brochures: *M^{sr} Gaume, sa thèse et ses défenseurs*, puis *Situation du Monde actuel, c'est-à-dire Coup d'œil sur l'origine et la propagande du mal dans la société ou Développement des principales idées contenues dans le discours de M^{sr} Filippi, évêque d'Aquila, prononcé à l'Académie de la religion catholique, à Rome, le 1^{er} septembre 1864*. Telles sont les origines proprement dites de la controverse. Nullement nanties de recommandations officielles ou officieuses, dépourvues, comme on le pense bien, du *nihil*

obstat et de *l'imprimi potest*, ces deux brochures présentent toutefois des arguments qui méritent audience et discussion courtoise. Plût à Dieu que l'atmosphère sereine dans laquelle s'engagèrent ces querelles académiques se fût maintenue jusqu'à la fin. Hélas! Ces bonnes résolutions tourneront court. Et nos pères seront bientôt témoins d'incidents qu'il conviendra de relater par le menu, pour la bonne intelligence d'une situation extrêmement pénible et peut-être unique dans les annales littéraires et ecclésiastiques du Canada français.

Le moment est venu d'analyser la première brochure anonyme. La paternité de l'ouvrage était douteuse, en 1865; des aveux faits, quelques années plus tard, révélèrent l'identité de l'auteur qui n'était autre que l'abbé Alexis Pelletier.

« *M^{or} Gaume, sa thèse et ses défenseurs.* »

Les articles publiés en décembre 1864 dans le *Courrier du Canada*, mentionnèrent une fois, comme en passant, le nom de M^{sr} Gaume. Que savait le public canadien sur ce polémiste de race, la genèse de ses idées, l'action exercée par les aléas de l'existence sur sa mentalité, ses réactions en présence de la campagne de ses adversaires, ses appuis cachés et ses protecteurs officiels? Peu de chose assurément. N'était-il pas opportun de combler ces lacunes en mettant à la portée des éducateurs du Canada français une brochure où serait résumée la thèse de M^{sr} Gaume et où seraient consignés les noms de ses défenseurs ainsi que les approbations d'autant plus flatteuses qu'elles émanaient de certaines personnalités ecclésiastiques de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre? L'abbé Pelletier crut à cette opportunité. D'où la naissance de sa première brochure.

N'y cherchez pas déjà — car ce serait peine perdue — des écarts de langage, un souci de disséquer les pensées et les sentiments de l'illustre chef de France, des attaques intempestives contre des adversaires éventuels ou des propos persifleurs contre les maisons d'enseignement au Canada français. Il ne vous demande pas de le croire sur parole quand, en guise de conclusion de sa blquette, il déclare n'avoir eu d'autre but que "de faire valoir une thèse incontestable... ou qui du moins, si elle n'est pas encore évidemment vraie pour tout le monde, est infini-

ment respectable, eu égard aux imposantes et nombreuses autorités alléguées en sa faveur ».

Cette thèse, nous la connaissons déjà dans ses grandes lignes. Quelles sont donc les autorités qu'invoque M^{sr} Gaume pour obtenir l'assentiment des éducateurs de France? L'abbé Pelletier ne s'ingénie pas à dépister là-dessus ses lecteurs. Il ne fait pas tant de façons: il leur sert en vrac ce qui lui tombe sous la main, sans respecter l'ordre chronologique ou hiérarchique.

C'est ainsi que, dès les premières pages, nous lions connaissance avec le père Cerino. Désireux d'obtenir l'opinion de la Congrégation de l'Index sur ses ouvrages, M^{sr} Gaume sollicita et obtint audience. Le père Cerino, consultant des Clercs réguliers, lui fit tenir une réponse qui n'avait rien d'évasif. Nulle équivoque, nulle réticence dans cette page que l'abbé Pelletier monte en épingle:

Monsieur et très respectable abbé. — Les principes de foi et de zèle qui vous ont inspiré le rare courage de soulever une question aussi utile et aussi délicate qu'est la question de l'abus des classiques païens dans les écoles seront infailliblement reconnus et admirés de quiconque voudra se procurer l'avantage de lire ce que vous avez publié à ce sujet.

Attaquer de front une coutume invétérée et universelle a paru à quelques-uns une présomption et une injure envers l'Église. Rassurez-vous cependant; car d'un autre côté, des personnages, non point en petit nombre ou obscurs, mais en grand nombre et on ne peut plus distingués, vous encouragent. . . Empêcher les jeunes gens qui doivent étudier le grec et le latin de puiser leurs premières idées dans les auteurs païens desquels, excepté la langue, on n'apprend rien de bon et dont on peut apprendre beaucoup de mal et, d'autre part, leur mettre entre les mains des livres chrétiens où, tout en apprenant une langue, qui est aussi une langue grecque ou latine, l'esprit et le cœur des enfants, faciles à recevoir et fidèles à retenir les premières impressions, se pénètrent, presque sans s'en apercevoir, de religion, de vertu, de piété qui, en fin de compte, sont l'essentiel de la vie morale de l'homme: rien de tout cela assurément ne peut être appelé un outrage à l'Église. Je dirai plutôt que c'est un moyen de seconder ses vues.

Phrases singulièrement enchevêtrées qui donnent l'impression d'un plat de macaroni! Cette plume italienne ne possède pas tous les secrets de l'art d'écrire en français. Elle réussit quand même à dire exactement ce qu'elle veut dire. A l'oreille de M^{sr} Gaume, elle susurre des assertions qui n'ont rien de trop agréable pour les fervents de l'humanisme traditionnel. Mais le consultant n'est pas rendu au bout de sa consultation:

Je ne sache pas que l'Église ait jamais fait de canon pour sanctionner une règle, un programme d'études élémentaires. Aussi chaque évêque, chaque congrégation religieuse a pleine liberté de suivre telle méthode qu'elle reconnaît plus appropriée aux circonstances des temps et plus conforme à la pratique des lieux, ou bien d'introduire un système qui lui soit tout à fait propre. . . L'Église n'a pas *imposé* l'usage des classiques païens, elle l'a *toléré*.

Il n'était pas messéant de rappeler aux Canadiens français de la seconde moitié du XIX^e siècle cette élémentaire vérité de la *tolérance* des classiques païens. Mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. C'est sans doute dans le dessein d'ouvrir coûte que coûte les oreilles et de dessiller les yeux que l'auteur anonyme de la brochure — en l'occurrence, l'abbé Alexis Pelletier — continue à aligner des citations singulièrement troublantes pour certains de nos éducateurs.

Il évoque d'abord le souvenir de S. Ém. le cardinal Gousset, grand ami du réformateur, disciple convaincu de la nécessité d'amender le programme des études dans les séminaires de France. A cette personnalité de l'Église de France, une personnalité de l'Église d'Italie écrit, le 30 juillet 1852, une lettre qui ne saurait être passée sous silence: l'auteur de la lettre répond, en effet, au nom de S. Ém. le cardinal Antonelli. Son Éminence daigne apporter sa collaboration à son éminent collègue. Elle félicite le cardinal Gousset dont les *vues*, au sujet des classiques païens, sont *justes*. Et, au cas où certains esprits obtus oseraient reprocher à un cardinal italien de s'immiscer, en quelque sorte, dans une controverse française, Son Éminence, prudente autant que sage, consigne le motif de son intervention: le Saint-Père lui-même partage, en la matière, l'opinion du cardinal Antonelli.

Voilà qui devrait clore le débat, tout au moins chez ceux qui se proclament fils soumis de l'Église et respectueux des moindres désirs du successeur de Pierre. Et, s'il s'en trouve encore qui hésitent à admettre les lacunes graves dans le programme d'études des séminaires, tant au Canada qu'en France, quelques autres pages de la brochure devraient lever là-dessus jusqu'au vestige d'un doute. N'est-il pas vrai, en effet, que certains actes et décrets du concile d'Amiens, tenu le 10 janvier 1853, sont éloquents et de nature à dissiper toute équivoque qu'auraient pu entretenir jusque-là les partisans de la mythologie gréco-latine?

Ce concile s'est ému de la situation où se trouvaient, en 1853, les séminaires de France, en ce qui a trait à l'étude des classiques chrétiens. Dans l'organisation chrétienne des études, il importe, au sentiment de l'épiscopat français, de veiller sur l'enseignement des *lettres*, de l'*histoire* et de la *philosophie*. L'éducation chrétienne doit constamment s'inspirer d'un principe essentiel: l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, quoique distincts, se réunissent et se fusionnent dans l'homme régénéré par les eaux du baptême. Il faut donc proscrire tout système d'enseignement qui bat en brèche le principe de l'unité intellectuelle et morale de l'homme et qui tend à la propagation d'une funeste dualité. Nous autres, chrétiens du XX^e siècle, n'ignorons pas que cette dualité est la source du rationalisme et de la morale laïque. Le monde actuel n'est-il pas à la recherche d'une unité obtenue au moyen âge et perdue à l'époque de la Renaissance et de la Réforme?

Les Pères du concile d'Amiens n'ont rien d'esprits livresques et insoucieux des réalités contemporaines. Ils connaissent bien le milieu où évolue la jeunesse française. En aucune façon, ils ne se bercent d'espoirs fallacieux sur l'innocuité de l'atmosphère païenne qui, à certains égards, s'est appesantie sur la France du XIX^e siècle. Ils redoutent l'influence néfaste de cette atmosphère. Ils craignent que la jeunesse française, qui a passé par le cycle des études secondaires, ne soit pas en mesure de résister aux séductions du siècle, à moins que « *grâce à la sage fréquentation des auteurs chrétiens, une inspiration religieuse, vivace, n'ait corroboré ces esprits de sa continuelle influence* ».

A ceux qui ne comprennent pas pourquoi l'Église de France éprouverait le besoin de modifier une situation dont les Français des XVII^e et XVIII^e siècles se sont accommodés, le concile offre une réponse pertinente: « . . . bien des choses qui, à certaines époques, ne renferment rien de funeste, deviennent ensuite, quand les circonstances sont changées, dangereuses ou même nuisibles. »

Vient enfin la réfutation de l'argument majeur du camp adverse: la langue prétendue barbare des écrivains chrétiens de la Grèce et de Rome. Ici le concile s'indigne d'une assertion « également fausse et indécente ». Il lui suffit de signaler cette injure pour la flétrir. Il rend hommage à cette langue trop méconnue qui s'harmonise on ne peut mieux

avec les idées et les sentiments du christianisme et dont la liturgie de l'Église catholique tire un si excellent parti. Si la langue des Pères de l'Église ne méritait que du mépris, la thèse gaumiste aurait-elle obtenu, des quatre coins de l'Europe, des adhésions significatives? Et l'auteur de dresser ici un petit palmarès: Alberdingk Thym notable catholique de Hollande; l'immortel Pugin (immortalité précaire d'un homme réputé en 1850 et peu connu un siècle plus tard: *vanitas vanitatum* . . .) et le pieux lord Philipps, en Angleterre; le baron Moy de Sens, le docteur Reithmeier, en Allemagne; Donoso Cortès, en Espagne; en France, Louis Veillot et Montalembert, l'abbé Martinet, le père Ventura et plusieurs autres personnages. Bon nombre de journaux européens ont aussi emboîté le pas et sont devenus propagandistes bénévoles de M^{sr} Gaume.

Après cette incursion dans le journalisme du XIX^e siècle, l'auteur anonyme reprend la lecture de son palmarès. Évidemment, il aime marcher en zigzag. Ne le chicanons pas pour autant! Il cite d'affilée S. Ém. le cardinal Altieri, S. Ém. le cardinal Gousset, M^{sr} de Montauban et même M^{sr} Dupanloup. Tactique habile! Dès 1850, le célèbre évêque d'Orléans communiqua aux supérieurs des petits séminaires de son diocèse la liste des auteurs chrétiens qui devaient être étudiés dans toutes les classes: *l'Évangile selon saint Luc, les Actes des Apôtres, les Extraits bibliques, Minutius Félix, Lactance, saint Léon le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Athanase, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile*. En outre, dans le même mandement, M^{sr} Dupanloup signalait à ses prêtres *l'incomparable beauté des saintes Écritures*; c'est pour cela que l'auteur de la brochure le fourvoie dans le camp des gaumistes! Spectacle amusant pour la galerie au XX^e siècle!

Ce petit texte, sans contexte, ne permet pas de fouiller les replis intimes de la pensée de l'évêque d'Orléans. L'auteur de la brochure n'insiste pas là-dessus: il lui tarde trop de reprendre sa marche en zigzag pour rencontrer sur sa route quantité de vénérables prélats et, entre autres personnalités, M^{sr} Parisi. L'évêque d'Arras, gaumiste convaincu, donne même, avec la plus parfaite désinvolture, une pichenette au XVII^e siècle français, tout imprégné, comme on ne l'ignore pas, de l'humanisme de la Grèce et de Rome. « Non, s'écrie-t-il, le *grand siècle* n'a pas été

infaillible et le jour viendra où ses erreurs en littérature chrétienne seront aussi palpables que le sont déjà ses impertinences et ses insolents dédains sur les plus étonnantes constructions inspirées par le christianisme. »

Cette assertion est à retenir. Elle démontre que, en vertu d'une certaine logique des événements et souvent à l'insu des polémistes, le gaumisme s'est révélé, en fin de compte, l'adversaire du classicisme et l'auxiliaire du romantisme. Toute proportion gardée, cet accidentel travail de démolition fut peut-être plus dangereux chez nous où le romantisme, en retard de trente ans sur la France, connut de beaux jours avec l'École patriotique de Québec, fondée en 1860, c'est-à-dire à peine cinq ou six ans avant l'apparition de la littérature gaumiste au Canada.

Bref, cette première brochure de l'abbé Alexis Pelletier roule sur le grand thème que voici: la Renaissance est, de fait, l'ennemie de l'Église. Ce thème sera incessamment repris dans les brochures ultérieures et orchestré avec science et brio. Par la suite, quelques disciples profiteront de l'hospitalité discrète de deux ou trois journaux canadiens pour exécuter là-dessus des variations superfétatoires. Rares seront ceux qui, avec l'adversaire, rompront des lances courtoises. Querelle bien canadienne, hélas! et prototype des mille et une discordes dont les échos multipliés se répercutèrent, au XIX^e siècle, dans les murs de la Ville éternelle, au grand dam des intérêts moraux et religieux du Canada français.

« *Situation du Monde actuel.* »

Le Canada français — comme la France — est le pays des idées claires et du parler franc: on s'en aperçoit déjà en lisant la première brochure de l'abbé Pelletier. Ces caractéristiques se manifestent encore avec plus d'éclat dans la deuxième brochure publiée, elle aussi, en 1865, et intitulée: *Situation du monde actuel*. L'auteur canadien y commente les principales idées exposées dans le discours que M^{sr} Filippi, évêque d'Aquila, prononça à Rome, à l'Académie de la religion catholique, le 1^{er} septembre 1864.

Dès l'avant-propos, l'abbé retors fait une importante mise au point: cette brochure n'est pas *précisément* de lui. Si on l'y poussait, il en dé-

mentirait peut-être la paternité! En effet, a-t-il le droit de mettre son nom au bas de près de cent pages qui résument les dires d'autrui? Et ce madré d'abbé s'excuse d'avance de reproduire souvent de longs passages d'écrivains réputés, en France. Ces citations, on les cherche en vain dans l'ouvrage, noyées qu'elles sont par le flot des considérations de l'auteur lui-même; on ne sait jamais, de science certaine, si l'on a affaire à l'abbé Pelletier ou à un penseur européen auquel il sert de truchement bienveillant. Le procédé pourrait être plus honnête. Le cher abbé ne fut ni le premier, ni le dernier Canadien, oublieux, en cours de route et dans le feu de l'inspiration, de ses guillemets . . .

Mais laissons ces questions oiseuses, ou peu s'en faut, quand les plus hauts intérêts de l'Église et de la civilisation sont concernés. Car telle est bien la mission que s'assignent l'abbé Pelletier et les gaumistes de France: ils adjurent leurs compatriotes de combattre le paganisme, qui, en raison de la complicité des uns et de l'inexplicable complaisance des autres, est en train de saper les fondements mêmes du christianisme.

Bien puérils seraient ceux qui s'imagineraient dirimer le débat en faisant observer gravement que cette gent gaumiste ne pêche pas par un excès de modestie. Le persiflage, les moqueries, le dénigrement, voire les calomnies, ne lui ont jamais manqué. Elle s'est fixé un unique objectif qu'elle expose à tout venant: celui de détruire l'influence des païens dans l'éducation des chrétiens. Voilà son *delenda Carthago*.

À son accoutumée, l'auteur de la *Situation du monde actuel* tire à boulet rouge sur Homère, Virgile, Cicéron, Sénèque et tous les autres thuriféraires d'un monde qui ignorait le Christ et le *Sermon sur la Montagne*. Afin de gagner plus facilement son point, l'abbé Pelletier use d'un leitmotiv puissant qui pourrait bien opérer sur certains lecteurs à la manière d'une incantation.

Il brosse deux vastes tableaux: d'abord l'ancienne chrétienté réunie, dans un seul bercail, sous la houlette d'un seul pasteur; puis l'héritage des fils de Japhet morcelé en fragments méconnaissables d'où montent des voix irritées, discordantes, provocatrices. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Toute la première partie de la brochure est à l'avenant.

Autrefois l'Église était un grand propriétaire. Aujourd'hui le pape vit en tutelle au Vatican et mange le pain de l'aumône. Autrefois, sur tous les points importants du monde civilisé, surgissaient des cathédrales édifiées par le peuple, vastes temples qui apportaient aux foules miséreuses consolation et espérance. Aujourd'hui, plusieurs d'entre elles sont confisquées ou profanées. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Il y a quatre siècles, la charité exerçait partout sa bienfaisante influence. Maintenant sévit la philanthropie, « cette étrangère qui ne connaît pas Jésus-Christ ». A l'époque des croisades, l'humanité s'ébranla pour conquérir un tombeau. De nos jours, elle demeure indifférente en présence des pires attentats perpétrés contre le successeur de Pierre, ses évêques, ses religieux exilés quelquefois en des terres nouvelles. Elle semble avoir adopté comme devise: Chacun pour soi. Elle se moque des préceptes de l'Église sur l'indissolubilité du mariage, le jeûne, le repos dominical. Le théâtre, né pourtant à l'ombre du sanctuaire, est devenu la sentine de tous les vices. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Avec l'amointrissement de la foi, le monde du XIX^e siècle voit la paix s'éloigner de lui. Absence d'équilibre social; le peuple, sinon la populace, prépare son avènement. On croit non plus à une autorité qui vient de Dieu, mais à un pouvoir qui émane de la foule. Il s'ensuit des révolutions, des régicides, des guerres civiles. Ici, il convient peut-être d'ouvrir une parenthèse sur un article du credo politique de l'auteur: c'est un monarchiste de la plus stricte obédience. Avec des sentiments de la plus vive amertume, il note que, en moins d'un demi-siècle, *cinquante deux trônes* ont été abattus. Voilà bien, pour l'auteur, l'abomination de la désolation. La démocratie ne lui dit rien qui vaille; et, comme on le pense bien, ce n'est pas lui qui se laisse berner par les mots *science* et *progrès* que les démocrates et les démagogues ont toujours sur les lèvres. Partisan de l'union de l'Église et de l'État, il déplore le divorce qui sévit et s'accroît, dans la majeure partie des nations européennes, entre César et Dieu. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Monarchiste authentique, il est aussi aux antipodes du libéralisme. À l'erreur il ne reconnaît aucun droit. De la liberté il se fait une conception juste et orthodoxe. Aussi bien peste-t-il contre les maux du siècle: la presse moderne qui abuse de sa liberté et répand autour d'elle l'erreur et l'immoralité; les arts qui étalent et glorifient le nu, comme aux plus beaux jours du paganisme; la philosophie du XIX^e siècle, émancipée de la Révélation; les sciences modernes engluées dans la matière. Et, pour résumer et illustrer sa thèse, l'auteur emploie ici une comparaison qui, à un siècle de distance, remue encore l'âme: le monde chrétien d'aujourd'hui est semblable à un roi déchu qui, à l'exemple de Nabuchodonosor, « broute comme les bêtes l'herbe des vallées et partage leurs grossiers instincts ».

Jusqu'à la Renaissance, le monde chrétien avait victorieusement livré bataille à l'erreur. Depuis la Renaissance, il doit se tenir sur la défensive: trop d'ennemis, issus du paganisme, lui font la guerre. Ainsi la littérature chrétienne, l'art chrétien, la philosophie chrétienne n'ont pu maintenir les positions qu'ils avaient conquises au moyen âge. Aujourd'hui les maux des époques antérieures — protestantisme, matérialisme, panthéisme, sensualisme, rationalisme — se sont ligués pour engendrer ce monstre qui a nom: Révolution française. Depuis la Renaissance, l'Église est en butte aux persécutions. En Europe comme en Amérique, les puissants lui font la vie dure. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

* * *

Les trente-cinq premières pages de la brochure multiplient ces *comment*; les soixante autres y répondent. Au sentiment de l'auteur, tous les maux actuels — voltairianisme, révolution, césarisme, protestantisme, rationalisme, — tirent leur origine de la Renaissance, sœur siamoise du paganisme, le pire ennemi de l'Église.

On pense bien que, même au XIX^e siècle, une pareille assertion ne passait pas comme une lettre à la poste. Bon nombre de gallicans et de libéraux n'étaient pas convaincus par cet argument ni terrassés par cette logique. Contre la thèse gaumiste les projectiles pleuvaient dru. Aussi l'auteur emploie-t-il le reste de la brochure à prévoir ou à réfuter les objections des adversaires.

Première objection: la foi a baissé depuis quelque temps. Là-dessus, répond l'auteur, nous sommes tous d'accord. Mais la question reste entière: il s'agit de savoir pourquoi la foi a augmenté en certains siècles et diminué à partir d'une certaine époque qui s'appelle la Renaissance. Ici, passons la parole au vigoureux polémiste:

Les semblables seuls produisent leurs semblables. Je vois un champ couvert d'ivraie et je dis avec une certitude absolue: on y a semé de l'ivraie. Quand je parcours un pays où règne le luthéranisme, je dis également, sans crainte de me tromper: on y a semé du luthéranisme. Quand je visite d'autres contrées où l'on professe le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme, je répète avec la même assurance: ici, on a semé le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme. Comment voulez-vous qu'en voyant une société redevenue païenne, autant qu'une société baptisée peut être païenne, je ne dise pas: on y a semé du paganisme.

Deuxième objection: « la thèse de ceux qui combattent le paganisme dans l'éducation est trop absolue. Le mal actuel est complexe et ne peut s'expliquer par une seule cause. » A quoi l'auteur répond que le paganisme est, lui aussi, un « fait complexe » et que, à lui seul, il offre une raison suffisante du désordre dans le monde. Le virus du paganisme s'est infiltré dans les veines du corps social au point que, « si un Grec ou un Romain revenait en France, il se trouverait moins dépaysé que ne le serait Charlemagne ou saint Louis ».

Troisième objection: c'est le péché originel qui explique tous les maux passés, présents et futurs. Ici, l'auteur a une façon originale de réduire à quia l'interlocuteur. Il oppose une fin de non-recevoir à cette solution qui n'en est pas une. La preuve? « Cela est vrai, comme il est vrai que tout incendie vient du feu; mais dire cela, c'est ne rien dire. » Le problème est ailleurs et pourrait s'énoncer comme suit: pourquoi le péché originel semble peu agissant, à certaines époques, et tout puissant en d'autres périodes, alors que la nature humaine ne change pas?

Quatrième objection: « Horace et Virgile! Des thèmes et des versions pour expliquer le monde actuel! C'est une trop petite cause pour un grand effet. » On pressent la réponse. La Renaissance ne fut pas conscrée à la littérature et aux arts. L'enseignement littéraire « est le biberon par lequel les jeunes générations aspirent le poison du paganisme ». Voilà pourquoi on a d'abord dénoncé l'enseignement des classiques païens. Mais il

importe de pourchasser le paganisme partout et jusque dans ses plus obscurs repaires.

L'auteur décrit alors l'engouement des hommes de la Renaissance pour le latin classique. Il cite plusieurs mots fameux: celui de Luther sur les théologiens catholiques *farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village*; celui de Reuchlin qui refuse de croire à l'existence du purgatoire quand cette vérité est *annoncée par une bouche pileuse qui ne sait pas même décliner Musa*; celui de Buonamico qui *aimerait mieux parler comme Cicéron que d'être pape*; celui de certains écervelés qui, au dire d'Érasme, craignent beaucoup plus un solécisme qu'une hérésie.

Même s'il se tient toujours dans la ligne sereine de l'histoire et s'il discute pièces en main, l'auteur ne réussit pas moins quelquefois à dérider les fronts: témoin une citation du père Inchofer qui a écrit une *Histoire de la sainte latinité*. Ce bon Père, un tantinet naïf, est si engoué du latin de Cicéron et de Virgile qu'il affirme sans sourciller que probablement les bienheureux, dans le ciel, parleront latin: *Beatos in cœlo latine locuturos probable*. Est-il besoin d'ajouter que, au dire de cet humaniste intempérant, ce latin sera non pas celui de la scolastique barbare, mais bien celui du beau siècle d'Auguste? D'avance, cette perspective lui fait verser des larmes de tendresse. Constatons cette fringale de latinité et passons.

Cinquième objection: « Que devrait-on penser d'une Église, infail-
lible en matière de foi, et qui se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siècles sur une matière aussi intéressante pour la religion que l'objet des études? »

Poser cette question, c'est admettre une équation — assez simpliste — entre l'Église et la Renaissance. Si plusieurs papes ont encouragé la Renaissance à son berceau, il est faux de conclure qu'elle est l'œuvre de l'Église. Et l'auteur de faire là-dessus justice de certaines conceptions erronées et d'aborder de front un problème qu'il élucide aussitôt à l'aide des trois propositions que voici: « L'Église n'a jamais approuvé la Renaissance; l'Église n'a cessé de protester contre la Renaissance; l'Église a subi la Renaissance. » A l'appui de cette dernière assertion, il suffit de rappeler l'exemple de saint Charles qui, après le concile de Trente, osa abolir, dans certaines maisons d'enseignement, le commerce des classiques païens. Malgré cela, telle était alors la vogue du *beau latin* que la jeunesse délaissa

ces foyers d'enseignement chrétien pour se désaltérer, dans d'autres institutions, aux sources impures du paganisme.

Sixième objection: « Un tel engouement n'existe plus. Comment expliquer le laisser-faire de l'Église aujourd'hui? » Bien au contraire, répond le polémiste, cet engouement se manifeste toujours. D'ailleurs l'Église aurait-elle, en ces jours troublés du XIX^e siècle, l'autorité voulue pour effectuer le remaniement désiré?

Septième objection: « Ayez de bons professeurs et vous ferez des chrétiens avec *Ovide* et *Quinte-Curce*, tout aussi bien qu'avec les Pères de l'Église. » Ici l'interlocuteur imaginaire nous la baille belle; il dogmatise même comme un bedeau qui parlerait balistique. A l'entendre, on s' imagine que la France a été constamment dépourvue de bons professeurs depuis la Renaissance. C'est pourtant le contraire qui est vrai. Depuis le XVII^e siècle notamment, dans le domaine de l'éducation, les jésuites ont conquis des lauriers qui sont aussi verts qu'aux premiers jours. Et nous autres, hommes du XX^e siècle, savons que, en dépit de la stupide prédiction de Renan, cette heureuse tradition n'a pas été rompue avec un Foch.

Huitième objection: la religion n'est-elle pas enseignée dans nos séminaires? Sur quoi l'auteur cite un bon mot du père Possevin: « Que sont quelques gouttes de vin pur pour adoucir un tonneau de vinaigre? » Le vin pur, comme on le pense bien, c'est l'enseignement de la religion pendant deux ou trois heures par semaine; le vinaigre, c'est le venin de l'erreur distillé dans le cerveau des élèves à toutes les heures du jour, par l'intermédiaire des classiques païens. Ici, il sied de reproduire — sans en omettre un iota — la belle envolée d'un chrétien qui ne veut pas concourir à ce qu'il croit être une œuvre d'iniquité ou, tout au moins, un indice d'un surprenant fétichisme:

Au sortir du collège, nous savions par cœur les noms, l'histoire, les attributs, les aventures des dieux et des déesses de la fable; nous connaissions les Danaïdes et les Parques, Ixion et sa roue, Tantale et son supplice, les oies du Capitole et les poulets de Claudius. Sans broncher, nous aurions pu faire la biographie de Minos, d'Éaque et de Rhadamanthe, de Codrus et de Tarquin, d'Épaminondas, de Scipion et d'Annibal, de Cicéron et de Démosthène, sans excepter celle d'Alexandre et de César, d'Ovide, de Salluste, de Virgile et d'Homère. Lycurgue, Socrate, Platon, les Flamines, les Jeux du Cirque et de l'amphithéâtre, les sacrifices, les fêtes, les comices du peuple-roi nous étaient connus. En un mot, nous possédions tout le savoir désirable dans d'honnêtes jeunes gens de Rome

et d'Athènes, rejetons des Brutus ou des Gracques, candidats aux gloires du forum, adorateurs ou prêtres futurs de Jupiter et de Saturne.

Mais si par malheur on nous eût transportés sur le terrain du christianisme et qu'on nous eût demandé des détails sur la hiérarchie et les divers chœurs des anges, sur la constitution de l'Église, sur le nombre et les noms des principaux conciles; si on nous eût priés de dire les noms des douze apôtres, le nombre de leurs épîtres; si on nous eût interrogés sur nos saints et nos martyrs, sur nos héros et nos gloires, les Chrysostome, les Augustin, les Athanase, les Ambroise, les rois de l'éloquence et de la philosophie chrétienne, les pères du monde moderne, nos maîtres dans la science de la vie; si on nous eût demandé à nous, leurs enfants, les enfants de l'Église et des martyrs, quelle fut l'époque de leur naissance, quels combats ils eurent à soutenir, quels ouvrages ils composèrent, quelles actions leur méritèrent l'admiration des siècles et le culte de l'univers, on nous eût parlé une langue inconnue. La rougeur de notre front et l'humiliante immobilité de nos lèvres, en excitant la pitié de l'homme sensé, eussent mis à nu le contresens monstrueux de nos études classiques. Telle est notre histoire, et peut-être celle de bien d'autres.

A n'en pas douter, l'auteur heurte ici des convictions séculaires. Mais remarquez avec quel aplomb, avec quel commencement d'allégresse, il avance au milieu de ses contradicteurs. Il met à nu toutes les boutiques de cette «foire aux vanités» qui s'appelle la mythologie gréco-romaine.

Avant de déposer sa plume et de prendre un repos bien mérité, il insiste, à bon escient, sur les dangers qu'une pareille éducation fait courir à l'adolescent devenu homme, danger d'autant plus grave que l'adolescent seul peut difficilement se prémunir contre un enseignement nocif beaucoup plus par son esprit que par sa lettre.

Puis deux volets d'un diptyque d'une lumineuse concision: « Monseigneur Dupanloup dit: Le système actuel d'éducation est excellent [en France], mais les professeurs ne sont pas à la hauteur de leur position. Monseigneur Gaume dit: Les professeurs sont excellents, mais le système d'éducation est vicieux, comme l'histoire de trois siècles en fournit la preuve. » Comme M^{sr} Gaume, l'auteur canadien veut dénoncer, non pas les personnes, mais le mode d'enseignement.

La brochure se ferme sur deux recommandations explicites de M^{sr} Gaume qui résument, en quelque sorte, son manifeste: urgence d'accorder la première place aux auteurs chrétiens — et la seconde aux auteurs païens — dans le programme d'études des maisons d'enseignement secondaire en France; nécessité de mettre exclusivement les manuels des auteurs chrétiens entre les mains des adolescents *jusqu'à la quatrième inclusivement*.

Le lecteur — même distrait — de cette brochure de près de cent pages ne peut s'empêcher de constater que, sauf dans l'avant-propos et le dernier chapitre, il n'est nullement question du Canada. L'abbé Pelletier use même de précautions envers ses adversaires éventuels: il ne nomme personne et il s'attaque uniquement à une méthode d'enseignement.

Toutefois, en de si graves conjonctures, la prudence ne suffit pas à conjurer tous les dangers. N'oublions pas que l'abbé Pelletier va à l'encontre d'une tradition plusieurs fois séculaire; il s'y précipite même avec une ferveur et une logique qui devaient déconcerter brutalement les partisans de la routine. Qu'importe s'il examine avec une consciencieuse sagacité un problème vieux comme le christianisme; de fait, il publie au Canada une diatribe contre un programme d'études utilisé non seulement en France, mais aussi au Canada français et notamment dans quelques-unes de ses plus vénérables maisons: le Petit Séminaire de Québec et l'Université Laval.

Que révèle, en effet, une enquête faite sur les manuels — latins et grecs — mis, en 1865, entre les mains des élèves de ces deux institutions? Certes, elle n'accuse pas une prépondérance des auteurs chrétiens sur les auteurs païens; à ceux-ci, presque tout le gâteau; à ceux-là, une portion tellement congrue qu'elle confine à l'absence de nourriture.

Sèche à l'ordinaire, la statistique est quelquefois éloquente. Celle qui suit ne requiert nullement les artifices de la rhétorique pour intéresser le lecteur de 1947 et conférer aux propos de l'abbé Pelletier une singulière pertinence. Parcourons donc avec circonspection l'annuaire du Séminaire de Québec, pour l'année académique 1862-1863. On y trouve, à la page 55, un précieux programme des études où les classiques païens ont la part du lion.

En septième, on traduit l'*Építome historiæ sacræ*; par contre, en sixième, on étudie une *Petite Mythologie* de Lescuir qui permet de mieux comprendre *De Viris*, *Phèdre* et *Selectæ e profanis*. En cinquième, on essaie d'ingurgiter *Cornelius Nepos*, *César*, *Ovide* et les *Églogues* de *Virgile*. En quatrième, on commente *César*, *Virgile*, *Quinte-Curce*; on réserve à ceux qui commencent à s'initier au grec, avec les éléments de la grammaire de Congnet, *Ésope* et l'*Évangile*. En troisième, les auteurs latins et grecs qui figurent au programme sont: *Virgile*, *Salluste*, *Cicéron*, *Lucien*,

Xénophon, Hérodote et les Actes des Apôtres. En seconde: Virgile, Horace, Tite-Live, Xénophon, Hérodote, Homère, Plutarque, Euripide et saint Grégoire de Nazianze. Enfin, en rhétorique: Conciones latinæ, Cicéron, Tacite, Horace, Homère, Démosthène, Plutarque, Platon, Sophocle, Eschyle, Thucydide, saint Basile et saint Jean Chrysostome.

En voilà suffisamment pour démontrer que le classicisme païen était alors une divinité à laquelle le Séminaire de Québec sacrifiait bon nombre de textes sacrés.

Issue du Séminaire, l'Université Laval ne faisait pas, elle non plus, une part trop large aux classiques chrétiens: à preuve, les questions d'examen posées, en 1862, aux futurs bacheliers. La rubrique intitulée *Littérature et Rhétorique*, mentionne les noms de Démosthène, D'Euripide, d'Homère, d'Horace, de Cicéron. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont immédiatement suivies de *Voltaire considéré comme poète*: amusante promiscuité! Les partisans des classiques chrétiens ont, comme fiche de consolation, *Le Tasse*; il s'agit sans doute de la *Jérusalem délivrée*, poème épique où le catholicisme n'est pas pur de tout alliage. Voilà qui suffirait à encourir la disgrâce et l'excommunication de l'orthodoxie gaumiste.

En 1863, les candidats au baccalauréat ès arts de l'Université Laval reçoivent une version grecque extraite du *Prométhée* d'Eschyle et une version latine provenant du *De Oratoribus* de Tacite. En 1865, la version grecque porte sur la mort de Cyrus le jeune; la version latine, sur la nature du droit. En 1866, la version grecque est consacrée à Socrate; la version latine, à la mort de Sénécion.

L'abbé Pelletier, semble-t-il, ne combattait donc pas des fantômes quand il livrait bataille, sur le sol québécois, aux classiques païens. A qui voulait convaincre, dépister l'erreur et ouvrir passage à la vérité, il était loisible, dans le Canada français de 1865, de négliger les brimborions et colifichets du style, les périodes sonores et les flexibles cadences qui flattent l'oreille, l'art des images qui caressent l'œil. Fi de ces vains ornements! Fi de la paille des mots lorsqu'on réclame le grain des choses! Le styliste cède alors le pas au polémiste qui n'a d'autre but que de gagner les intelligences et les cœurs par la force impérieuse de ses convictions et l'ensorcelante logique de ses arguments. Dans toutes ces pages circule une flamme

conquérante qui brillera d'un éclat de plus en plus vif, au fur et à mesure que se dérouleront les incidents de la querelle.

* * *

Toujours affublé du masque de l'anonymat, l'auteur résolu de diffuser le gaumisme dans des milieux nouveaux. Ses deux brochures s'adressaient à l'élite; il s'efforcera d'atteindre le peuple avec un grand article publié dans la première page du *Canadien*, édition du 22 mai 1865, c'est-à-dire quelques semaines après l'apparition des deux brochures. Synthèse des publications précédentes, elle ne saurait avoir d'autre auteur que l'abbé Alexis Pelletier: à la griffe on reconnaît le lion. Dans l'un et l'autre cas, mêmes arguments, mêmes citations, même style véhément, même enthousiasme dans la bataille, même foi en l'efficacité de la nouvelle doctrine.

L'article est intitulé: *Du paganisme dans l'enseignement*. Il porte en sous-titre: *Doctrines de l'Église sur l'enseignement des auteurs païens*. Placés, en quelque sorte, sous le patronage de Pie IX, de denses paragraphes s'avancent en rangs serrés tels des bataillons d'hoplites. Çà et là, quelques nouveaux traits décochés contre le paganisme littéraire et ses adeptes: exposition de la méthode prudente à laquelle recouraient les premiers chrétiens pour l'éducation de leurs enfants; témoignages probants de Cicéron, de Platon et de Quintilien, nullement oublieux des dangers que comporte le paganisme; témoignages irrécusables de saint Augustin et de quelques autres Pères de l'Église; nombreuses citations de l'encyclique *Inter multiplices* de Pie IX, des règles du concile de Trente; surtout, mise en lumière d'une élémentaire vérité trop souvent oubliée. Au XIX^e siècle, en France, le paganisme comptait déjà trois siècles d'hégémonie littéraire; mais à ces trois cents ans, il est loisible aux gaumistes d'opposer les quatorze siècles antérieurs qui ont formé tant de générations de chrétiens militants et qui ont concouru à l'établissement de l'unité politique et morale au moyen âge.

Bref, dès 1865, l'abbé Pelletier semble être dans la pleine fleur de son talent. Deux brochures et un grand article de journal lui suffisent pour alerter le public. Sous le voile de l'anonymat, il remue comme pas un

idées et opinions. Il a de l'activité intellectuelle à revendre. Dans ses écrits perce souvent, avec une pointe d'humeur ou d'amertume, le souci aigu de servir les hauts intérêts de l'Église et de la patrie. Telles qu'elles ont été léguées à la postérité, avec leur style volontiers déclamatoire, leurs périodes nombreuses et hachées d'apostrophes aujourd'hui vieillottes, ces pages méritent mieux que l'indifférence des esprits du XX^e siècle. Avec facilité et comme en se jouant, nos pères possédaient le secret de se passionner pour de grandes causes *.

Séraphin MARION,

professeur à l'Université d'Ottawa.
membre de la Société royale du Canada.

* Cette étude est le premier chapitre d'un ouvrage qui paraîtra l'an prochain et fera partie des *Publications sériees*, de l'Université d'Ottawa.